

— PAR L'AUTEURE DES BRIDGERTON —

# JULIA QUINN

*Je t'offrirai la lune*

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Julia Quinn**

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un RITA Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues et adaptée sur Netflix.

Je t'offrirai la lune

**LA CHRONIQUE  
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc  
*N° 8890*
- 2 – Anthony  
*N° 8960*
- 3 – Benedict  
*N° 9081*
- 4 – Colin  
*N° 9258*
- 5 – Éloïse  
*N° 9284*
- 6 – Francesca  
*N° 9365*
- 7 – Hyacinthe  
*N° 9393*
- 8 – Gregory  
*N° 9415*
- 9 – Des années plus tard  
*N° 11580*

- La chronique des Bridgerton 1 & 2  
La chronique des Bridgerton 3 & 4  
La chronique des Bridgerton 5 & 6  
La chronique des Bridgerton 7 & 8  
La chronique des Bridgerton 9

Splendide  
*N° 9303*

L'insolente de Stannage Park  
*N° 9724*

Comment séduire  
un marquis ?  
*N° 9742*

Trois mariages  
et cinq prétendants  
*N° 10918*

Quatre filles et un château  
*N° 11587*

Mariages à l'écossoise  
*N° 13316*

**LES BEVELSTOKE**

- Les carnets secrets de Miranda  
*N° 9835*  
Mademoiselle la curieuse  
*N° 9894*  
Ce que j'aime chez vous  
*N° 12658*

**LES DEUX DUCS  
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand  
*N° 11745*
- 2 – M. Cavendish  
*N° 11774*

**LE QUARTET  
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis  
*N° 11779*
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été  
*N° 11882*
- 3 – Pluie de baisers  
*N° 11903*
- 4 – Les secrets  
de sir Richard Kenworthy  
*N° 11915*

**LES ROKESBY**

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton  
*N° 11987*
- 2 – Un petit mensonge  
*N° 12 119*
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton  
*N° 12 747*
- 4 – Tout commença  
par un esclandre  
*N° 13099*

- La chronique des Rokesby 1 & 2  
La chronique des Rokesby 3 & 4

JULIA  
QUINN

LES LYNDON - 1

# Je t'offrirai la lune

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Desthuilliers*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

EVERYTHING AND THE MOON

*Éditeur original*

Avon Books,

an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 1997

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2022

Chers lecteurs,

Je vais révéler ici quelque chose qu'aucun auteur de romance ne devrait avouer en public : je ne crois pas au coup de foudre. L'amour dès le premier rendez-vous, pourquoi pas, mais dès le premier regard... Pitié !

Pourtant, quand j'ai entrepris la rédaction de *Je t'offrirai la lune*, j'ai décidé d'essayer quelque chose de nouveau. Et lorsque je me suis rendu compte que les héros et les héroïnes de mes trois précédents romans avaient eu besoin de beaucoup plus qu'un seul regard pour trouver le grand amour, j'ai eu envie d'essayer. J'ai fait tomber mon héros fou amoureux dès la première phrase.

Dès cet instant, tout a été magique. Jamais je n'avais écrit une scène aussi vibrante de ce mystérieux enchantement que nous avons tous ressenti un jour ou l'autre. Mes doigts sur le clavier me picotaient, et je ne pouvais pas chasser un sourire idiot tandis que les mots coulaient. Quand je suis arrivée à la fin du premier chapitre, moi qui n'y avais jamais cru, j'étais convaincue : Robert et Victoria étaient vraiment, follement, profondément épris l'un de l'autre. Sans leurs pères et leur manie de se mêler de tout,

leur histoire aurait connu un heureux dénouement dès cet instant.

Alors je vous pose la question : croyez-vous au coup de foudre ? En définitive, peu importe. Parce que je peux vous faire une promesse : au cours de votre lecture, vous allez y croire.

Bien à vous,

Julia Quinn



*Pour Lyssa Keusch,  
mon excellente éditrice et protectrice  
de tout ce qui est jaune chartreuse,  
rose thé et vert ardoise.  
Cet éclat de peinture est pour toi !*

*Et pour Paul,  
même s'il veut que j'intitule la suite  
Everything and Baboon<sup>1</sup>.*

---

1. Jeu de mots sur le titre anglais *Everything and the moon*, *moon* signifiant « lune », et *baboon* « babouin ». (N.d.T.)



# 1

*Kent, Angleterre*  
*Juin 1809*

Robert Kemble, lord Macclesfield, n'avait jamais été de nature fantaisiste, mais dès l'instant où il aperçut la jeune fille près du lac, il en tomba fou amoureux.

Non pas pour sa beauté. Elle était assurément séduisante avec ses cheveux noirs lustrés et son petit nez impertinent, mais il avait vu des femmes au physique bien plus spectaculaire dans les salles de bal de Londres.

Non pas pour son intelligence. Il n'avait aucune raison de la croire stupide, mais puisqu'il n'avait pas échangé deux mots avec elle, il ne pouvait juger de ses capacités intellectuelles.

Et certainement pas pour sa grâce. Au moment où ses yeux se posèrent sur elle pour la première fois, elle battait l'air de ses bras en glissant sur un rocher mouillé. Il la vit ensuite atterrir un peu plus loin avec un son mat en marmonnant : « Et flûte ! », puis se redresser en massant son séant douloureux.

Il aurait été bien incapable de dire pourquoi, mais elle était parfaite.

Tout en restant sous le couvert des arbres, il s'engagea dans sa direction. Elle était en train de passer d'un rocher à l'autre, et le premier idiot venu aurait

compris qu'elle allait de nouveau glisser. Les pierres étaient humides, couvertes de mousse et...

*Plouf !*

— Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon Dieu !

Robert ne put retenir un sourire en la voyant remonter péniblement sur la rive. Tout le bas de sa robe était trempé, et ses souliers étaient probablement ruinés.

Il plissa les yeux en apercevant une paire de chaussures au soleil, où elle avait dû les laisser avant de sauter d'un rocher à l'autre. « Bien vu », songea-t-il, approbateur.

Elle s'assit sur la berge herbeuse et entreprit d'essorer sa robe, révélant à Robert ses magnifiques jambes nues. Qu'avait-elle fait de ses bas ? se demanda-t-il, intrigué.

Puis, comme guidée par ce sixième sens que seules les femmes semblent posséder, elle redressa vivement la tête et appela :

— Robert ? Robert ! Je sais que tu es là !

Robert tressaillit. Il était certain de ne jamais avoir rencontré cette jeune femme, certain de ne jamais lui avoir été présenté... et encore plus certain que même si cela avait été le cas, jamais elle ne l'aurait appelé aussi familièrement par son prénom.

— Robert ! insista-t-elle.

À présent, elle criait.

— Allons, montre-toi !

Il s'avança vers elle.

— Me voilà, mademoiselle, dit-il en la saluant d'une courbette.

Elle le regarda, bouche bée, battit des paupières et, d'un bond, se remit debout. Puis, s'avisant probablement qu'elle tenait toujours le bas de sa robe dans ses mains, révélant ses genoux, elle laissa retomber le vêtement.

— Qui êtes-vous ?

Il lui décocha son plus beau sourire en coin.

— Robert.

— Certainement pas ! protesta-t-elle.

— Permettez-moi de ne pas partager cet avis, répondit-il sans essayer de cacher son amusement.

— Eh bien, vous n'êtes pas *mon* Robert.

À sa surprise, une vague de jalousie le submergea.

— Et qui est votre Robert ? s'enquit-il.

— C'est... c'est... Je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

Robert pencha la tête de côté en feignant de réfléchir à ses paroles.

— On pourrait arguer que puisque vous êtes sur *mes* terres et que c'est l'eau de *mon* étang qui détrempe votre robe, tout ceci me concerne bel et bien.

Le visage de la fille se vida de ses couleurs.

— Au nom du Ciel, vous n'êtes pas Sa Seigneurie !

— Si, répondit-il en souriant.

— Vous êtes bien trop jeune ! protesta-t-elle.

Elle semblait plongée dans la plus grande perplexité.

— Ah. Je comprends votre confusion. Je suis le fils de Sa Seigneurie. L'autre Sa Seigneurie. Et vous êtes...

— Dans un sacré pétrin, marmonna-t-elle.

Il prit la main qu'elle ne lui tendait pas et se pencha dessus.

— Très honoré de faire votre connaissance, mademoiselle Pétrin.

— *Sacré Pétrin*, rectifia-t-elle dans un fou rire.

Si Robert avait nourri le moindre doute sur la perfection de la fille qui se tenait devant lui, il aurait fondu sous la chaleur de son sourire et de son sens de l'humour.

— Très bien, mademoiselle Sacré Pétrin. Je m'en voudrais de me montrer impoli et de massacrer votre patronyme.

Il la tira doucement par la main et l'entraîna un peu plus loin sur la rive.

— Venez, asseyons-nous un instant.

Elle parut hésiter.

— Ma mère, bénie soit-elle, est morte il y a trois ans, mais quelque chose me dit qu'elle m'aurait mise en garde contre ce genre de proposition. Vous ressemblez dangereusement à un libertin.

Cela piqua la curiosité de Robert.

— Parce que vous en avez rencontré beaucoup ?

— Bien sûr que non, mais si j'en croisais un, je pense qu'il ne serait pas très différent de vous.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Elle étira les lèvres en un sourire de connivence.

— Espérez-vous des compliments, monsieur ?

— Absolument.

Il lui sourit, s'assit et tapota le sol près de lui.

— Vous n'avez rien à craindre, ma réputation n'est pas aussi noire que cela. Tout au plus est-elle... gris charbon.

Elle rit de nouveau, lui donnant l'impression d'être le roi du monde.

— Au fait, mon nom est Mlle Lyndon, dit-elle en s'asseyant à ses côtés.

Robert s'étendit sur le dos en s'appuyant sur ses coudes.

— Mademoiselle Sacré Pétrin Lyndon, je présume ?

— C'est en tout cas l'avis de mon père, répondit-elle d'un ton espiègle.

Puis son visage se ferma, et elle se releva.

— D'ailleurs, je ferais mieux d'y aller. S'il me surprenait ici, avec vous...

— Ne dites pas de sottises ! s'exclama Robert, qui soudain aurait tout donné pour la retenir auprès de lui. Il n'y a personne aux alentours.

Elle se rassit, mais elle semblait indécise. Après un silence pensif, elle demanda :

— Alors vous vous appelez vraiment Robert ?

— Oui.

— J'imagine qu'un fils de marquis porte toute une kyrielle de prénoms.

— J'en ai bien peur.

Elle poussa un soupir navré.

— Quand je pense que je n'en ai que deux...

— Lesquels ?

Le regard en biais qu'elle lui décocha était indiscutablement charmeur. Le cœur de Robert battit un peu plus vite.

— Victoria Mary, répondit-elle. Et vous-même ? Si ma question n'est pas trop audacieuse.

— Elle ne l'est pas. Robert Phillip Arthur Kemble.

— Vous oubliez le titre, lui rappela-t-elle.

Se penchant vers elle, il murmura :

— Je ne veux pas vous effrayer.

— Oh, il en faut plus pour me faire peur.

— Très bien. Comte de Macclesfield, mais ce n'est qu'un titre de courtoisie.

— Ah oui ! s'exclama-t-elle. Vous ne porterez de véritable titre qu'à la mort de votre père. Vous êtes des gens étranges, vous autres aristocrates.

Il haussa les sourcils.

— Dans certaines régions du pays, ce genre de propos serait passible de poursuites.

— Oh, mais pas ici, répondit-elle avec un sourire espiègle. Pas sur *vos* terres, près de *votre* lac.

— Non, répondit-il en plongeant dans le paradis azur de ses yeux. Certainement pas ici.

Ne sachant manifestement que répondre à la flamme qu'elle lisait dans son regard, la jeune femme détourna les yeux. Robert garda le silence une bonne minute avant de reprendre :

— Lyndon... Hum.

Il pencha la tête, pensif.

— Pourquoi ce nom ne m'est-il pas étranger ?

— Papa est le nouveau pasteur de Bellfield, expliqua la jeune Victoria. Peut-être votre père vous a-t-il parlé de lui ?

Le père de Robert, le marquis de Castelford, qui était obsédé par son titre et par ses terres, ne manquait pas une occasion de rappeler à Robert l'importance de cet héritage. Sans doute avait-il mentionné l'arrivée d'un nouveau pasteur dans l'un de ses sermons quotidiens. Et sans doute Robert n'en avait-il rien écouté.

Il se pencha vers Victoria.

— Aimez-vous la vie ici ? demanda-t-il sans cacher sa curiosité.

— Oh oui ! Nous étions à Leeds, avant. Mes amis me manquent, mais c'est bien plus joli ici, à la campagne.

Robert marqua une pause et poursuivit :

— Qui est votre mystérieux Robert, dites-moi ?

Elle lui jeta un regard en biais.

— Vous tenez absolument à le savoir ?

— Absolument, répondit-il en posant sa main sur la sienne, qui était menue et délicate. J'aimerais connaître son nom, car je crains de devoir l'étrangler s'il vous donne de nouveau rendez-vous en tête à tête dans les bois.

À ces mots, elle éclata de rire.

— Je vous en prie ! s'exclama-t-elle. Ne dites pas de bêtises.

Portant sa main à ses lèvres, il déposa un baiser au creux de son poignet.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, répondit-il.

Victoria tenta faiblement de retirer sa main, mais le cœur n'y était pas. Les regards éperdus dont la couvrait ce jeune lord étaient à la fois effrayants... et délicieusement excitants.

— Il s'agit de Robert Beechcombe, monsieur.



— A-t-il des vues sur vous ? demanda-t-il d'une voix grave.

— Robert Beechcombe a huit ans. Nous devons aller à la pêche ; je suppose qu'il n'a pas pu venir. Il m'avait prévenue que sa mère aurait peut-être des corvées à lui confier.

Lord Kemble éclata de rire.

— Me voilà infiniment soulagé, mademoiselle Lyndon. Je déteste être jaloux. C'est une émotion des plus déplaisantes.

— Je... je ne vois vraiment pas ce qui motiverait un tel sentiment, monsieur, bégaya-t-elle. Vous ne m'avez fait aucune promesse.

— Pas encore.

— Et je ne vous en ai pas fait non plus, ajouta-t-elle d'une voix plus ferme.

— J'ai bien l'intention d'y remédier.

Il leva de nouveau sa main et, cette fois, embrassa le dessus de ses doigts.

— Par exemple, poursuivit-il, j'aimerais que vous me promettiez de ne plus jamais regarder un autre homme.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, protesta-t-elle, abasourdie.

— Je détesterais devoir vous partager.

— Lord Kemble ! Nous venons seulement de nous rencontrer.

Il se tourna vers elle et, en un éclair, toute légèreté quitta son regard.

— Je sais. Ma raison me dit qu'il n'y a que dix minutes que j'ai posé les yeux sur vous pour la première fois, mais mon cœur sait qu'il vous a connue toute ma vie. Et mon âme depuis plus longtemps encore.

— Je... je ne sais que dire.

— Alors ne dites rien. Restez auprès de moi et profitons du soleil.

Ils demeurèrent assis dans l'herbe sur la rive, observant le lac, les nuages dans le ciel, ou échangeant des regards. Pendant de longues minutes, ils gardèrent le silence, jusqu'à ce que Robert plisse les yeux comme s'il avait aperçu quelque chose au loin, puis saute sur ses pieds.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il d'une voix sévère que démentait son sourire ravi. Ne bougez pas d'un pouce.

— Que...

— Pas d'un pouce ! répéta-t-il par-dessus son épaule tout en s'élançant à travers la clairière.

— Robert ! protesta Victoria, oubliant toute marque de déférence.

— Je reviens, répondit-il.

La jeune femme tendit le cou pour le regarder, intriguée. Il était à présent derrière un rideau d'arbres, penché vers le sol, mais elle n'en voyait pas plus.

Indécise, elle baissa les yeux vers son poignet, là où il l'avait embrassée. Elle fut presque surprise de constater que sa peau n'était pas en feu. Il lui avait semblé que ce baiser avait consumé tout son être.

— Tenez, dit son compagnon en sortant du couvert des arbres.

Tout en lui adressant une révérence digne de la cour, il lui tendit un petit bouquet de violettes sauvages.

— Quelques fleurs pour ma dame, dit-il.

— Merci, murmura Victoria d'une voix étranglée par l'émotion.

Elle avait les larmes aux yeux. Cet homme semblait avoir le pouvoir de la transporter à l'autre bout du monde. Ou même de l'univers.

Il lui tendit toutes les fleurs, sauf une qu'il lui glissa derrière l'oreille.

— Voilà pourquoi je les ai cueillies, dit-il. Là. À présent, vous êtes absolument parfaite.

Elle serra le petit bouquet entre ses mains.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli, dit-elle.

Il la couva d'un regard éloquent.

— Moi non plus, répondit-il sans la quitter des yeux.

— Et elles sentent merveilleusement bon, poursuivit-elle en se penchant pour humer le parfum des violettes. J'adore les senteurs florales. À la maison, devant ma fenêtre, il y a un chèvrefeuille.

— Ah oui ? demanda-t-il, pensif, avant de tendre une main vers son visage.

Toutefois, il se retint à temps de la toucher, comme s'il avait craint de l'effrayer.

— Merci, dit-elle en levant les yeux vers lui.

De nouveau, il sauta sur ses pieds.

— Ne bougez pas ! Pas d'un pouce !

— Encore ? demanda-t-elle en lui adressant un sourire radieux. Où allez-vous, cette fois ?

Il lui sourit.

— Chercher un portraitiste.

— Je vous demande pardon ?

— Je veux saisir ce moment pour l'éternité.

Elle éclata de rire.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle en se levant à son tour.

— Robert, rectifia-t-il.

— Robert, répéta-t-elle.

Elle se montrait scandaleusement familière, mais son prénom lui était venu de façon tout à fait naturelle.

— Vous êtes tellement amusant, poursuivit-elle. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai autant ri.

Il se pencha pour déposer un autre baiser sur sa main.

— Oh ! s'exclama-t-elle alors en levant les yeux au ciel. Il se fait tard. Si papa vient me chercher et qu'il me trouve seule avec vous...

— ... il nous obligera à nous marier, finit-il à sa place, un sourire rêveur aux lèvres.

— Cela ne devrait-il pas suffire à vous donner envie de vous enfuir à toutes jambes ? demanda-t-elle, intriguée.

— Chut ! répondit-il en se penchant vers elle pour déposer sur ses lèvres un baiser d'une infinie légèreté. De toute façon, je sais déjà que je vous épouserai.

Elle le regarda, bouche bée.

— Auriez-vous perdu la tête ?

L'air à la fois amusé et émerveillé, il recula pour l'observer avec attention.

— Pour tout vous dire, Victoria, je n'ai jamais été aussi sain d'esprit qu'en cet instant.

Victoria poussa la porte du cottage où elle vivait avec son père et sa sœur cadette.

— Papa ? appela-t-elle. Excusez-moi de rentrer si tard. J'étais sortie explorer les environs. Il me reste encore tant de coins à découvrir !

Elle passa la tête par la porte du bureau. Assis à sa table de travail, son père préparait son prochain sermon. Il agita une main en l'air, sans doute pour lui indiquer que tout allait bien et qu'il ne voulait pas être dérangé. Sur la pointe des pieds, elle s'éloigna.

Victoria se rendit à la cuisine pour s'occuper du repas. Sa sœur Eleanor et elle se relayaient pour la préparation du dîner, et ce soir, c'était son tour. Elle goûta le ragoût qu'elle avait mis sur le poêle avant de partir, ajouta une pincée de sel et s'assit dans un fauteuil, rêveuse.

Il voulait *l'épouser*.

Elle avait dû rêver. Robert était comte. Comte ! Et plus tard, il serait marquis. Les aristocrates n'épousaient pas les filles de pasteur.

Pourtant, il l'avait embrassée. Quand elle porta ses doigts à ses lèvres, elle ne fut guère surprise de

constater que ses mains tremblaient. Naturellement, elle ne pensait pas que ce baiser ait eu la même signification pour Robert que pour elle-même. Non seulement il était son aîné de plusieurs années, mais il avait sûrement embrassé des dizaines de jeunes femmes avant elle.

Tandis qu'elle revisitait en esprit les événements de l'après-midi, ses doigts coururent sur la table de bois, traçant des cercles et des cœurs. Robert. Robert. Elle articula son prénom en silence, puis l'inscrivit de ses doigts sur la surface de la table, avant d'écrire son nom tout entier. Robert Phillip Arthur Kemble.

Avec ses cheveux sombres et ondulés, un peu plus longs que ne le voulait la mode, il était d'une beauté très romantique. Et ses yeux ! On aurait imaginé qu'un homme aux cheveux presque noirs aurait aussi les yeux noirs, or les siens étaient d'un bleu clair délavé. Ils auraient pu sembler froids, mais sa personnalité était si chaleureuse que son regard l'était également.

— Qu'est-ce que tu fais, Victoria ?

S'arrachant à ses rêveries, elle leva les yeux vers sa sœur qui venait d'entrer dans la cuisine.

— Coucou, Ellie.

Eleanor, qui avait exactement trois ans de moins que Victoria, traversa la pièce et souleva la main de sa sœur.

— Tu vas te planter des échardes dans les doigts, dit-elle.

Puis, laissant retomber la main de Victoria, elle s'assit en face d'elle.

Victoria regarda sa cadette... mais ne vit que Robert. Des lèvres au dessin parfait, toujours prêtes à sourire, l'ombre d'une barbe sur son menton. Devait-il se raser deux fois par jour ?

— Victoria !

Elle leva les yeux, perdue.

— Tu m'as parlé ?

— Je te demandais, pour la deuxième fois, si tu voulais m'accompagner demain pour apporter à manger à Mme Gordon. Papa pourvoit aux besoins de sa famille pendant qu'elle est malade.

Victoria hocha la tête. En tant que pasteur, leur père percevait un dixième des revenus fermiers de la région. Il en consacrait l'essentiel à l'entretien de l'église du village, mais la famille Lyndon avait toujours plus de nourriture que nécessaire.

— Oui, répondit-elle distraitement. Bien sûr, je viendrai.

Robert. Elle poussa un soupir. Il avait un rire si merveilleux !

— ... rajoute ?

Elle leva de nouveau les yeux.

— Désolée. Tu disais ?

— Je disais, répéta Ellie d'un ton vaguement agacé, que le ragoût manque un peu de sel. Je l'ai goûté tout à l'heure. Veux-tu que j'en rajoute ?

— Non, je viens de le faire.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Victoria ?

— Rien, mentit celle-ci.

Ellie leva les mains au plafond d'un geste excédé.

— Tu n'entends rien de ce que je te dis. Je te parle, et tu regardes par la fenêtre en soupirant.

Victoria se pencha en avant.

— Tu peux garder un secret ?

Eleanor l'imita aussitôt.

— Tu sais très bien que oui.

— Je crois que je suis amoureuse.

— Et moi, je n'y crois pas une seconde.

Victoria regarda sa sœur, consternée.

— Je te dis que je vis l'expérience la plus bouleversante dans la vie d'une femme, et tu refuses de me croire ?

Ellie ricana.

— À Bellfield ? De qui pourrais-tu tomber amoureuse dans ce trou perdu ?

— Tu peux garder un secret ?

— J'ai déjà répondu à cette question.

— C'est lord Macclesfield.

— Le marquis ? s'écria Ellie.

— Son fils.

— C'est à peine mieux. Victoria, il est comte !

— Moins fort ! marmonna Victoria en jetant des regards inquiets en direction du bureau. Et je sais très bien qu'il est comte, merci.

— Tu ne le connais même pas. Et n'habite-t-il pas à Londres ?

— Il a dû en rentrer car je l'ai rencontré tout à l'heure.

— Et tu te crois amoureuse ? Victoria, il n'y a que les fous et les poètes qui s'éprennent dès le premier regard.

— Alors je dois être folle, répondit Victoria avec dignité. Parce que Dieu sait que je ne suis pas poète.

— Complètement folle, renchérit Ellie.

Victoria leva le menton pour toiser sa cadette.

— Pour tout te dire, Eleanor, je n'ai jamais été aussi saine d'esprit qu'en cet instant.

Ce soir-là, il fallut des heures à la jeune femme pour s'endormir, et quand elle sombra enfin dans un sommeil agité, elle rêva de Robert.

Il l'embrassait. Très doucement, sur les lèvres, puis sur la joue. Et il murmurait son prénom.

*Victoria...*

*Victoria...*

Elle se réveilla en sursaut.

— Victoria ?

Rêvait-elle ?

— Victoria !

Rejetant les couvertures, elle regarda par la fenêtre ouverte juste au-dessus de son lit.

Elle le reconnut immédiatement.

— Robert ?

Un sourire radieux aux lèvres, l'homme qui hantait ses rêves déposa un baiser sur le bout de son nez.

— En personne. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux que votre cottage soit de plain-pied.

— Voyons, que faites-vous ici ?

— Je tombe éperdument amoureux.

— Robert !

Elle tenta de réprimer un fou rire, mais sa bonne humeur était contagieuse.

— Lord Kemble, insista-t-elle, que faites-vous ici ?

— Je viens vous courtiser, mademoiselle Lyndon.

— Au beau milieu de la nuit ?

— Quel meilleur moment ?

— Et si vous vous étiez trompé de chambre ? Ma réputation serait ruinée !

Il s'appuya contre le rebord de la fenêtre.

— Vous avez évoqué un chèvrefeuille. Son parfum m'a mené à votre chambre.

Il huma l'air avec insistance.

— J'ai un excellent odorat, précisa-t-il.

— Vous êtes incorrigible.

— C'est bien possible, répondit-il en hochant la tête. Ou alors je suis tout simplement amoureux.

— Ce n'est pas possible, protesta-t-elle sans conviction.

Naturellement, elle n'espérait qu'une chose : qu'il lui prouve qu'elle se trompait.

— Ah non ?

À travers la fenêtre ouverte, il la prit par la main.

— Venez, Torie.

— P... personne ne m'appelle Torie, dit-elle, essayant de changer de sujet.

— Moi, si, murmura-t-il.



La prenant par le menton, il l'attira à lui.

— Et je vais vous embrasser, ajouta-t-il.

Toute tremblante, elle hocha la tête. Le moyen de refuser ce baiser dont elle avait rêvé toute la soirée ?

Quand sa bouche frôla la sienne en une caresse plus douce qu'une plume, la jeune femme frissonna, parcourue de picotements de la tête aux pieds.

— Avez-vous froid ? demanda-t-il, ses lèvres contre les siennes.

Sans un mot, elle secoua la tête.

Robert se redressa et prit le visage de la jeune femme entre ses mains.

— Que vous êtes belle ! murmura-t-il avant de saisir une mèche de ses cheveux pour savourer leur douceur soyeuse.

Puis il posa de nouveau ses lèvres sur les siennes et les effleura doucement, lui laissant le temps de s'accoutumer à sa présence... avant de poursuivre sa tendre exploration. Elle tremblait, mais ne tentait pas de le repousser. Elle était aussi troublée que lui, comprit-il.

Alors, glissant ses doigts dans son épaisse chevelure, il fit courir sa langue sur les contours de ses lèvres. Elle avait un parfum de menthe et de citron, si délicieux qu'il dut contenir une folle envie de l'attirer dehors pour lui faire l'amour sur l'herbe. À l'âge de vingt-quatre ans, jamais il n'avait ressenti une telle attirance pour une femme. Certes, c'était du désir, mais un désir mêlé d'une immense tendresse.

Conscient de vouloir bien plus qu'elle ne pouvait lui offrir ce soir, il la libéra à contrecœur.

— Venez, répéta-t-il.

Comme elle le regardait d'un air indécis, il la prit de nouveau par la main pour l'attirer de l'autre côté de la fenêtre.

— Robert, nous sommes au beau milieu de la nuit !

— C'est le meilleur moment pour être tranquilles.

— Mais je... je suis en chemise de nuit !

Elle baissa les yeux comme si elle s'avisait soudain de l'indécence de sa tenue, puis saisit sa couverture et tenta de se draper dedans.

Robert eut toutes les peines du monde à ne pas rire.

— Prenez un manteau, dit-il, mais ne tardez pas. Nous avons beaucoup de choses à voir ce soir.

Victoria n'hésita qu'une seconde. C'était de la folie de sortir avec lui, mais elle savait que si elle fermait sa fenêtre maintenant, elle se demanderait jusqu'à la fin de sa vie ce qui se serait passé en cette nuit de pleine lune.

Elle sauta de son lit et sortit de son armoire une longue cape de drap sombre. Le vêtement était trop lourd pour cette chaude nuit d'été, mais elle ne pouvait pas folâtrer dans la campagne en chemise de nuit.

Ayant fermé la cape, elle remonta sur son lit et, avec l'aide du comte, enjamba le rebord de la fenêtre.

Le chèvrefeuille embaumait l'air nocturne, mais à peine en eut-elle humé le parfum que Robert la prit par la main pour l'entraîner au pas de course. Une bouffée d'euphorie monta en elle quand ils traversèrent la pelouse en courant et pénétrèrent dans la forêt. Jamais elle ne s'était sentie aussi libre, aussi vivante. Elle avait envie de hurler sa joie au monde entier... et elle l'aurait volontiers fait si elle n'avait craint que son père ne l'entende par la fenêtre ouverte de sa chambre.

Quelques minutes plus tard, ils parvinrent dans une petite clairière. Robert fit halte si abruptement qu'elle se cogna contre lui, mais il la retint fermement, la serrant si près que c'en était indécent.

— Torie, murmura-t-il. Oh, Torie...

Et il l'embrassa de nouveau, comme si elle était la seule femme encore vivante au monde, la seule femme qui ait jamais existé.

Enfin, elle trouva la force de le repousser. Elle darda sur lui un regard sévère.

— Tout ceci va beaucoup trop vite. Je ne suis pas sûre de comprendre ce qui se passe.

— Moi non plus, avoua Robert avec un soupir de contentement, mais je n'ai pas très envie d'y réfléchir.

Il s'assit sur l'herbe, tira sur la main de Victoria pour qu'elle en fasse autant, puis s'étendit. La jeune femme le regarda, indécise.

— Couchez-vous et observez le ciel, ordonna-t-il en tapotant le sol à côté de lui. Le spectacle est grandiose.

Après un dernier regard à son visage radieux, elle l'imita. De ce point de vue, la voûte céleste semblait effectivement immense.

— Avez-vous jamais rien vu de plus beau ? murmura-t-il.

Elle secoua la tête et se rapprocha de lui, irrésistiblement attirée par la chaleur de son corps.

— Les étoiles sont là pour vous, poursuivit-il. Je suis convaincu que c'est Dieu qui les a placées dans le ciel pour que vous puissiez les admirer ce soir.

— Robert, vous êtes un véritable poète.

Roulant sur le côté, il se redressa sur un coude et, de sa main libre, écarta une mèche de cheveux du visage de Victoria.

— Jusqu'à ce soir, je n'ai jamais eu une once de poésie en moi, répondit-il avec le plus grand sérieux. Mais à présent...

Il marqua un silence, comme s'il cherchait l'impossible formule qui aurait pu exprimer exactement ce qu'il avait au fond du cœur.

— Je suis incapable de l'expliquer, mais c'est comme si je pouvais tout vous dire.

Elle lui sourit.

— Bien sûr que vous le pouvez.

— Oui, mais c'est plus que cela. Rien de ce que je pourrais exprimer devant vous ne serait déplacé. Même avec mes plus proches amis, je ne peux pas me montrer aussi spontané. Par exemple...

Il sauta sur ses pieds.

— Ne trouvez-vous pas extraordinaire que les êtres humains puissent se balancer sur leurs pieds ?

Elle tenta de se redresser, mais elle riait tant qu'elle se laissa retomber en arrière.

— Songez-y seulement ! s'exclama-t-il en se mettant à osciller d'avant en arrière. Regardez les vôtres. Ne sont-ils pas tout petits par rapport au reste de votre corps ? On a du mal à croire que l'on puisse rester debout.

Cette fois, elle parvint à s'asseoir.

— Je suppose que vous avez raison, dit-elle en regardant ses propres pieds. C'est assez surprenant.

— Jamais je n'en ai parlé à quiconque. Ce mystère m'intrigue depuis toujours, mais jusqu'à présent, je l'ai gardé pour moi. Je craignais probablement que les gens ne me trouvent stupide.

— Moi, je ne vous trouve pas stupide, protesta Victoria.

— Non, répondit-il en revenant devant elle et en posant doucement sa main sur sa joue. Je savais que vous comprendriez.

— Je pense même que vous êtes très intelligent d'y avoir pensé, avoua-t-elle.

— Torie, Torie... Je ne sais pas comment dire cela, je ne suis même pas certain de le comprendre, mais je crois que je vous aime.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— Non, je *sais* que je vous aime, reprit-il avec conviction. Jamais rien de pareil ne m'est arrivé, mais je serais fou de ne pas écouter mon cœur.

— Robert, murmura-t-elle. Moi aussi, je crois que je vous aime.

Robert fut envahi d'une joie si puissante qu'il en eut le souffle coupé. Puis, incapable de tenir en place, il prit Victoria par la main pour l'obliger à se lever.

— Dites-le encore, demanda-t-il.

— Je vous aime.

Elle souriait à présent, sans doute ensorcelée tout comme lui par la magie de l'instant.

— Encore ?

— Je vous aime ! répéta-t-elle en riant.

— Oh, Torie ! Je vous rendrai heureuse. Je vous en fais le serment. J'aimerais pouvoir tout vous offrir.

— Alors décrochez-moi la lune ! s'écria-t-elle.

En cet instant, même les choses les plus folles lui semblaient possibles.

— Je vous offrirai tout *et* la lune, dit-il avec ferveur.

Et il scella cette promesse par un baiser.

## 2

Deux mois passèrent. Robert et Victoria profitaient de chaque occasion pour se retrouver, explorer la campagne et, quand ils le pouvaient, s'explorer mutuellement.

Il lui parla de sa fascination pour la science, de sa passion pour les courses de chevaux et de ses craintes de ne jamais être l'homme que son père espérait.

Elle lui parla de son faible pour les romans d'amour, de son talent pour coudre parfaitement droit et de ses craintes de ne jamais être à la hauteur des exigences morales de son père.

Elle adorait les pâtisseries.

Il détestait les petits pois.

Il avait l'exaspérante manie de poser les pieds sur la table, sur le lit ou sur n'importe quel support chaque fois qu'il s'asseyait.

Elle mettait toujours les poings sur les hanches quand elle était contrariée, mais n'arrivait jamais à avoir l'air aussi sévère qu'elle l'espérait.

Il adorait sa façon de pincer les lèvres quand elle était contrariée, de toujours prendre en compte les besoins des autres et de se moquer gentiment de lui lorsqu'il se prenait un peu trop au sérieux.

Elle adorait sa façon de passer sa main dans ses cheveux quand il était furieux, de s'arrêter sur un

chemin pour observer une fleur sauvage et de prendre des airs supérieurs pour la provoquer.

Ils avaient tout – et absolument rien – en commun.

Chacun trouvait son âme en l'autre, et ils partageaient des secrets et des idées qu'il leur avait jusqu'à présent été impossible d'exprimer.

— Je cherche toujours ma mère, dit un jour Victoria.

Robert la regarda d'un air intrigué.

— Pardon ?

— J'avais quatorze ans quand elle est décédée. Et vous ?

— Sept ans. Elle est morte en couches.

Une immense compassion envahit la jeune femme.

— Je suis désolée. Vous l'avez à peine connue et vous avez aussi perdu... était-ce un frère, une sœur ?

— C'était une petite fille. Ma mère a vécu assez longtemps pour l'appeler Anne.

— Je suis désolée.

Il esquissa un sourire nostalgique.

— Je me souviens qu'elle me prenait dans ses bras. Mon père lui reprochait de me couvrir, mais elle ne l'écoutait pas.

— Le médecin a dit que ma mère avait un cancer, dit Victoria, la gorge nouée. Sa mort n'a pas été paisible. J'aime me dire qu'elle est quelque part là-haut...

D'un coup de menton, elle désigna le ciel.

— ... et qu'elle ne souffre plus.

Manifestement ému, Robert posa sa main sur la sienne.

— Parfois, elle me manque, poursuivit la jeune femme. Je me demande si nous cessons un jour d'avoir besoin de nos parents. Et je lui parle. Je la cherche.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous allez me trouver idiote.

— Vous savez que je ne vous trouve jamais idiote.

Après un silence, elle commença :

— Eh bien, je dis des choses telles que : « Si ma mère m'entend, que le vent souffle dans ces feuillages. » Ou : « Maman, si vous êtes là, poussez ce nuage devant le soleil, juste pour me faire savoir que vous êtes avec moi. »

— Elle est avec vous, promit Robert à mi-voix. Je le sens.

Elle se blottit entre ses bras.

— Je n'ai jamais dit cela à personne. Même à Ellie, alors que maman lui manque autant qu'à moi.

— Vous pourrez toujours tout me dire.

— Oui, répondit-elle dans un soupir bienheureux. Je le sais.

Il fut impossible de cacher longtemps leur idylle au père de Victoria. Robert venait presque chaque jour au cottage du pasteur. Il déclara qu'il apprenait à Victoria à monter à cheval, ce qui n'était pas totalement inexact, comme aurait pu en attester quiconque la voyant marcher avec difficulté après une leçon d'équitation.

Toutefois, il était manifeste que les jeunes gens partageaient de tendres sentiments. Le révérend Lyndon désapprouvait formellement leur relation et ne manquait pas une occasion de le rappeler à la jeune femme.

— Jamais il ne vous épousera ! tonna-t-il un jour de la voix qu'il réservait d'ordinaire à ses sermons et qui impressionnait toujours autant ses filles.

— Papa, il m'aime, protesta Victoria.

— Peu importe. Il ne se mariera pas avec vous. Un comte et futur marquis n'a que faire d'une fille de pasteur.

Victoria prit une profonde inspiration en s'efforçant de garder son calme.

— Il n'est pas comme cela.



— Il est comme tous les hommes. Il vous séduira et vous abandonnera.

Rougissant à cette allusion, elle bégaya :

— Papa ! Je... je...

Sans l'écouter, il poursuivit :

— Vous ne vivez pas dans un de vos ridicules romans d'amour. Ouvrez donc les yeux, jeune fille.

— Je ne suis pas aussi naïve que vous le croyez.

— Vous avez dix-sept ans ! s'impatientait-il. Vous êtes forcément naïve.

Dans un petit reniflement de mépris, Victoria leva les yeux au plafond, consciente que son père n'approuvait pas du tout ce comportement indigne d'une dame.

— Je me demande pourquoi je me fatigue à discuter avec vous, marmonna-t-elle.

— Parce que je suis votre père ! Et, par le Ciel, vous allez m'obéir !

Le pasteur se pencha vers elle.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, ma petite. J'ai vu le monde. Les intentions du comte ne peuvent être honorables, et si vous le laissez vous courtiser, vous serez une femme perdue. Est-ce suffisamment clair ?

— Maman aurait compris, elle, maugréa la jeune femme.

À ces mots, son père rougit de rage.

— Qu'avez-vous dit ?

Elle déglutit péniblement et répéta :

— J'ai dit que maman aurait compris.

— Votre mère craignait la colère du Seigneur et savait rester à sa place. Jamais elle ne se serait montrée aussi impertinente avec moi.

Victoria songea aux plaisanteries joyeuses que sa mère échangeait autrefois avec sa sœur et elle, quand le pasteur n'était pas là. Mme Lyndon n'avait pas été la femme austère et docile que croyait le révérend.

Si, sa mère l'aurait comprise, conclut la jeune fille en son for intérieur.

Après une hésitation, elle regarda son père droit dans les yeux.

— M'interdisez-vous de le voir ? demanda-t-elle.

Il serra les dents si fort qu'elle crut bien qu'il allait se briser la mâchoire.

— Vous savez que ce n'est pas en mon pouvoir, dit-il. Un seul mot de son père, et je serais congédié sans une lettre de recommandation. C'est à vous de mettre un terme à cette relation.

— Il n'en est pas question, répondit-elle d'un ton de défi.

— Vous devez rompre, poursuivit-il comme s'il ne l'avait pas entendue. Et vous devez le faire avec tout le tact et la grâce possibles.

Victoria lui décocha un regard rebelle.

— Il doit passer me chercher dans deux heures pour une promenade.

— Eh bien, vous lui annoncerez que vous ne pouvez plus le fréquenter. Dites-le-lui dès cet après-midi ou, par Dieu, je vous le ferai regretter.

La jeune femme faiblit. Son père ne l'avait pas battue depuis qu'elle était enfant, mais il semblait assez furieux pour perdre toute retenue. Elle préféra se taire.

— Bien, dit le pasteur d'un ton satisfait, se méprenant sur son silence. Et emmenez Eleanor. Vous ne quitterez plus cette maison en compagnie du comte sans la présence de votre sœur.

— Oui, papa.

Sur ce point, elle lui obéirait. Sur ce point uniquement.

Deux heures plus tard, quand Robert se présenta au cottage, Ellie ouvrit la porte avant même que le heurtoir ait eu le temps de retomber.

— Bonjour, lord Kemble, le salua-t-elle avec un sourire enjôleur.

Robert ne s'étonna pas de cet accueil chaleureux. Il payait une livre à la jeune fille pour chaque sortie où elle se faisait oublier. Ellie n'avait aucun scrupule à se laisser ainsi acheter, et Robert lui en vouait une éternelle gratitude.

— Bonjour, Ellie, la salua-t-il. J'espère que vous passez une bonne journée.

— Tout à fait, monsieur. Et je suis sûre qu'elle va devenir encore meilleure dans très peu de temps.

— Vous êtes bien impertinente, jeune demoiselle, marmonna-t-il.

Il ne le pensait pas vraiment. Il éprouvait une certaine affection pour la cadette de Victoria, dont il partageait le pragmatisme et le sens des priorités. À sa place, il aurait négocié *deux* livres par sortie.

— Vous voilà, Robert ! s'exclama Victoria en entrant dans le hall d'un pas rapide. Je ne vous ai pas entendu arriver.

Il sourit.

— Votre sœur m'a ouvert la porte à une vitesse remarquable.

— Pourquoi n'en suis-je pas surprise ? marmonna Victoria d'un ton acerbe. Quand vous venez, Eleanor n'est jamais en retard.

La jeune fille se redressa avec dignité et leur adressa un petit sourire.

— Je sais veiller sur mes intérêts.

Robert éclata de rire. Offrant son bras à Victoria, il demanda :

— Y allons-nous ?

— Je vais juste chercher un livre, dit Ellie. Quelque chose me dit que je vais avoir du temps à consacrer à la lecture cet après-midi.

Puis elle s'élança dans le couloir et disparut dans sa chambre.

Robert regarda Victoria, qui attachait son chapeau.

— Je vous aime, dit-il en formant silencieusement les mots avec ses lèvres.

Les doigts de la jeune femme se firent plus fébriles sur les liens de son couvre-chef.

— Dois-je le dire plus haut ? demanda-t-il dans un murmure, un sourire espiègle aux lèvres.

Victoria secoua la tête avec véhémence tout en désignant d'un regard éloquent la porte fermée du bureau paternel. Le pasteur affirmait que Robert ne l'aimait pas, qu'il ne pouvait pas l'aimer. Il se trompait. Pour sa part, elle ne doutait pas de son amour. Il lui suffisait de voir ses yeux d'un bleu limpide pour le savoir.

— *Roméo et Juliette* ! annonça Ellie.

Victoria sursauta en entendant sa sœur. Elle crut d'abord qu'Ellie les surnommait ainsi, Robert et elle, par allusion aux amants au destin contrarié. Puis elle aperçut le mince volume de Shakespeare dans la main de sa sœur.

— Voilà une lecture bien déprimante pour une si belle journée, fit-elle remarquer.

— Permetts-moi de ne pas partager cet avis, répliqua Ellie. Je trouve cette histoire tout à fait charmante. Sauf le passage à la fin où tout le monde meurt, naturellement.

— Naturellement, murmura Robert en écho. Je comprends qu'on trouve que la conclusion manque de *charme*.

Amusée, Victoria lui donna un petit coup de coude.

Les trois jeunes gens sortirent du cottage, traversèrent la prairie et se dirigèrent vers la forêt. Après une dizaine de minutes, Ellie poussa un soupir.

— Je suppose que c'est ici que je vais vous laisser, déclara-t-elle.

Puis, étendant un plaid sur le sol, elle jeta à Robert un regard appuyé. Il lui lança une pièce en répondant :

— Eleanor Lyndon, vous avez une âme de banquière.

— Oui, n'est-ce pas ?

Puis elle s'assit et feignit de ne rien remarquer quand Robert prit Victoria par la main et s'éloigna avec elle.

Une dizaine de minutes plus tard, les deux jeunes gens parvinrent au bord de l'étang où ils s'étaient rencontrés. Victoria eut à peine le temps de déplier une couverture que Robert l'avait déjà attirée près de lui sur le sol.

— Je vous aime, dit-il.

Il déposa un baiser au coin de ses lèvres.

— Je vous aime, dit-il.

Il déposa un baiser sur l'autre coin.

— Je vous aime, dit-il.

Il lui arracha son chapeau.

— Je vous...

— Je sais, je sais ! s'exclama-t-elle.

Dans un éclat de rire, elle tenta de l'empêcher de lui ôter ses épingles à cheveux.

Il haussa les épaules d'un geste impuissant.

— Ma foi, c'est la vérité.

Hélas, les paroles de son père continuaient à tourner dans la tête de Victoria. *Il vous séduira.*

— Réellement ? demanda-t-elle en scrutant son regard, anxieuse. M'aimez-vous réellement ?

D'un geste fébrile, il la prit par le menton.

— Comment pouvez-vous seulement poser une telle question ?

— Je ne sais pas..., murmura-t-elle.

Elle posa sa main sur la sienne ; aussitôt, il desserra les doigts de son menton.

— Je suis désolée, dit-elle. Je suis vraiment désolée. Je sais que vous m'aimez, et je vous aime aussi.

— Alors montrez-le-moi, répondit-il d'une voix à peine audible.

La jeune femme passa nerveusement la langue sur ses lèvres sèches, puis leva le visage vers lui, comblant le mince espace qui les séparait.

Dès l'instant où leurs bouches se touchèrent, un brasier s'alluma dans les veines de Robert. Il glissa les mains dans les cheveux de Victoria pour la garder près de lui.

— Oh, Torie ! gémit-il. J'aime tout en vous ! Votre peau, votre parfum...

Elle lui répondit par un baiser passionné, en faisant courir sa langue sur ses lèvres, comme il le lui avait appris.

Il frissonna. À présent, il était littéralement embrasé de désir. Il voulait plonger en elle, la sentir nouer ses jambes autour de ses hanches et ne plus jamais la quitter. Comme de leur propre volonté, ses doigts se posèrent sur le corsage de sa robe et entreprirent de le déboutonner.

— Robert ! s'exclama-t-elle en s'écartant, manifestement surprise par son audace.

— Chut..., murmura-t-il d'une voix enrouée de passion. Oh, ma chérie ! Je veux seulement vous toucher. Voilà des semaines que je ne rêve que de cela.

À travers la fine étoffe de sa robe d'été, il prit ses seins en coupe pour les presser doucement. Aussitôt, elle laissa échapper un soupir de plaisir et se cambra afin de mieux s'offrir à ses caresses.

Les mains de Robert tremblaient d'impatience, mais il parvint à défaire suffisamment de boutons pour ouvrir le corsage. Dans un réflexe pudique, la jeune femme couvrit de ses mains son buste dénudé, mais il les écarta.

— Non, protesta-t-il à mi-voix. Ils sont parfaits. *Vous* êtes parfaite.

Puis, comme pour souligner ses paroles, il passa délicatement sa paume sur son sein, avant de décrire de petits cercles. Quand la pointe rose se durcit, il demanda dans un souffle :

— Avez-vous froid ?

Elle hocha la tête. Puis la secoua. Puis la hocha de nouveau.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

— Je vais vous réchauffer.

Il prit de nouveau ses seins dans ses mains, la marquant au fer rouge du brasier qui le consumait.

— Je veux vous embrasser, demanda-t-il d'un ton rauque. Ai-je votre permission ?

Victoria déglutit péniblement, mais sa gorge était plus sèche que jamais. Robert l'avait déjà embrassée des centaines de fois, peut-être des milliers. Pourquoi lui en demandait-il soudain l'autorisation ?

Elle eut la réponse à cette question quand, de sa langue, il décrivit un cercle sensuel sur la pointe de son sein.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle en sursautant, incrédule. Robert, que faites-vous ?

— Je vous veux, Torie, dit-il en enfouissant son visage contre sa poitrine. Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point !

— Je... je crois que nous devrions en rester là, bégaya-t-elle. Je ne peux pas... Ma réputation...

Elle ne trouvait plus ses mots. Les paroles de son père tournaient en boucle dans son esprit. « Il vous séduira et vous abandonnera. »

Elle baissa les yeux vers son compagnon, dont le visage était toujours pressé contre sa poitrine.

— Robert, s'il vous plaît ! insista-t-elle.

Dans un soupir de dépit, il s'écarta et ramena les pans du corsage. Il tenta de le reboutonner, mais ses mains tremblaient trop.

— Laissez-moi faire, dit la jeune femme en détournant son visage brûlant de honte.

Elle aussi avait les doigts fébriles, mais elle parvint finalement à se rhabiller.